

PQ
67
F3S4

ÉMILE FAGUET

Les Célébrités d'Aujourd'hui

Nouvelle collection artistique de biographies contemporaines

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. E. SANSOT-ORLAND
ROGER LE BRUN ET AD. VAN BEVER

Prix de chaque biographie. 1 fr.

BIOGRAPHIES PARUES

Paul Adam, par MARCEL BATILLIAT.

Octave Mirbeau, par EDMOND PILON.

Remy de Gourmont, par PIERRE DE QUERLON.

Frédéric Nietzsche, par HENRI ALBERT.

Maurice Donnay, par ROGER LE BRUN.

Jules Lemaitre, par E. SANSOT-ORLAND.

Judith Gautier, par REMY DE GOURMONT.

Camille Lemonnier, par LÉON BAZALGETTE.

Anatole France, par ROGER LE BRUN.



ÉMILE FAGUET

1567
YS

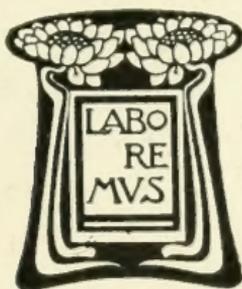
LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

Émile Faguet

PAR

ALPHONSE SÉCHÉ

BIOGRAPHIE PRÉCÉDÉE D'UN PORTRAIT-FRONTISPICE,
ILLUSTRÉE DE DIVERS PORTRAITS, DE DESSINS ET D'UN AUTOGRAPHE
SUIVIE D'OPINIONS ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE.
ORNEMENTS TYPOGRAPHIQUES D'ORAZI



9872
29/9/04

PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT et Cie Éditeurs

9, RUE DES BEAUX-ARTS, 9

1904

II. A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Douze exemplaires numérotés sur papier
de Hollande*

N^o 

PQ
67
F354



ÉMILE FAGUET



Emile Faguet naquit par accident à La Roche-sur-Yon le 17 décembre 1847. Comme le disait un jour M. de La Borderiè parlant de la naissance également accidentelle de Chateaubriand à Saint-Malo, c'est un accident qui compte dans la vie. Pour ne pas rompre avec une habitude de famille, M. Emile Faguet aurait dû naître soit dans la Bresse soit dans le Berry, tous ses parents, du côté paternel, étant bressans, et berrichons du côté maternel. Mais le hasard voulut qu'au moment de sa naissance, son père fût précisément professeur au lycée de La Roche-sur-Yon. A vrai dire, si M. Faguet père avait pu quelque chose sur le hasard, je crois qu'il lui

aurait suggéré de faire naître son fils à Paris, car M. Victor Faguet devait avoir l'ambition, louable, de professer dans la capitale. Au reste, M. Victor Faguet était un ambitieux, mais il l'était moins pour son propre compte que pour celui de son fils, trop intelligent, en effet, pour désirer autre chose pour lui-même qu'une modeste branche de laurier académique qu'il obtint d'ailleurs pour sa traduction de Sophocle, en vers. Et ce que M. Victor Faguet ambitionnait pour son fils, c'était le bicorne à plume, l'habit à palmes vertes, l'épée pacifique à poignée de nacre d'un académicien. En fils respectueux, M. Emile Faguet s'est appliqué à réaliser l'ambition paternelle qui était bien un peu, évidemment, devenue une ambition personnelle. C'est du moins ce qu'il confesse, de façon charmante, au début de son discours de réception à l'Académie Française.

« Messieurs, — dit-il — je vous remercie. Je
« me suis demandé quelle était la formule de
« gratitude qui avait chance de vous agréer
« davantage, et il m'a semblé que ce devait être
« la plus simple. Je vous remercie. Vous avez
« comblé une ambition que je me connaissais
« depuis très longtemps, et vous vous êtes acquis
« une reconnaissance que depuis très longtemps
« j'avais l'imprudence de vous réserver. »

Il pouvait bien l'avouer puisque l'imprudence disparaît du fait même de la réussite.

∴

M. Emile Faguet fit ses études à Poitiers, jusqu'à la rhétorique, puis, à Paris, au lycée Char-

lemagne. Il eut là, comme professeurs, Gaston Boissier, Paul Albert et E. de la Coulonche.

Il entre à l'École normale en 1867. A sa sortie il est nommé professeur de troisième au lycée de La Rochelle, il passe, ensuite, à Bourges, puis, à Poitiers, à Moulins et à Clermont. Reçu agrégé des lettres, il devient professeur de rhétorique à Bordeaux. En 1883, il obtient le grade de docteur ès-lettres ; il est alors appelé à Paris comme professeur de troisième au lycée Charlemagne, professant ainsi, à Paris, et à Poitiers, dans les deux établissements où il avait été élève. De Charlemagne, il est nommé à Condorcet, et ensuite, à Janson-de-Sailly. Il est professeur de rhétorique à ce lycée lorsqu'à la fin de 1890 il est choisi pour suppléer M. Lenient dans sa chaire de poésie française à la Faculté des lettres de Paris (Sorbonne), chaire dont il devient titulaire en 1895.

∴

Ce qui poussa M. Emile Faquet vers le professorat, ce fut très certainement son père, ou tout au moins l'exemple paternel. Il faut bien faire quelque chose, n'est-il pas vrai ? et lorsqu'on n'a pas de préférence, qu'on ne se sent pas attiré vers telle profession plutôt que vers telle autre, saurait-on faire mieux que de suivre le chemin qu'on vit suivre à son père ?

M. Emile Faquet aurait pu être magistrat, il avait des parents dans la petite magistrature, des procureurs. Le droit ne l'intéressait guère, il en fit pendant deux ans et cela suffit pour le

dégoûter. Il aurait pu, aussi, être médecin, il y en eut dans sa famille, il n'y songea même pas.

Aussi bien, est-ce sans y songer qu'après avoir commencé à professer par la parole, il professa par la plume. Encore fallut-il qu'un éditeur lui demandât d'écrire un livre. Mais, et quoique M. Emile Faguet assure n'avoir jamais eu dans son enfance ni dans sa jeunesse la moindre inclination vers le professorat plutôt que vers la médecine ou la magistrature, je n'en continue pas moins à croire qu'il avait la vocation professorale. Et en effet, lorsque tout à coup il se met à faire du livre, qu'écrit-il? — Des ouvrages de critique! Il peut faire des romans, des vers, des pièces de théâtre, non, il préfère écrire des ouvrages de critique littéraire parce que la Critique est, de par son essence même, un genre universitaire, parce qu'alors même qu'on n'est pas un critique universitaire, on n'en reste pas moins un commentateur, un expliqueur, un professeur.

On pourra dire que M. Faguet ne pouvait être autre chose que critique parce qu'il a, précisément, l'esprit critique. Est-ce bien sûr? L'esprit critique ne peut-il être l'esprit d'un romancier aussi bien que celui d'un censeur? Est-ce que celui qui se rit du ridicule de ses semblables, qui signale les tares du corps et les vices de l'âme, qui crée de toutes pièces des êtres beaux et bons et des êtres mauvais et difformes ne possède pas, au même titre que celui qui fixe seulement son attention sur des textes, l'esprit critique qui n'est autre, après tout, que l'esprit d'observation appliqué et raisonné? La différence me

semble être beaucoup plus dans la forme que dans le fond. Aussi, M. Faguet a-t-il parfaitement raison lorsqu'il édifie la Critique en genre littéraire. On a cru trop longtemps que le critique était un parasite ; le critique est un créateur tout comme le romancier et le poète. Il n'en reste pas moins acquis que la Critique en tant que genre littéraire, est un genre universitaire. Or, c'est ce genre que M. Émile Faguet a choisi, et c'est ce qui me permet d'affirmer qu'à son insu, il avait la vocation professorale.

..

Jusqu'à sa thèse qu'il soutint, comme je l'ai dit, en 1883, avec une étude sur : La Tragédie française au xvi^e Siècle, 1550-1600, M. Faguet n'écrivit pas, sauf, cependant, quelques articles politiques pour le xix^e siècle. Il avoue lui-même que ces articles étaient mauvais, insister serait manquer de courtoisie !

Mais, à partir de 1883, M. Faguet rattrape le temps perdu.

Son premier livre fut le xvii^e siècle (1885), puis vinrent le xix^e siècle (1887), le xviii^e siècle (1890) et pour terminer le cycle le xvi^e siècle (1894). Aux mêmes temps, de 1887 à 1895, il écrit un fort important travail qui paraîtra en 3 volumes et sous le titre de : Politiques et moralistes du xix^e siècle. Le premier tome est consacré à Joseph de Maistre, de Bonald, Mme de Staël, Benjamin Constant, Royer Collard et Guizot ; le second à Saint-Simon, Fournier, Lamennais, Ballanche, Edgar Quinet, Victor Cousin et

Auguste Comte; le troisième à Stendhal, Tocqueville, Proudhon, Sainte-Beuve. H. Taine et Renan. Enfin parurent successivement : Drame ancien, théâtre moderne, — Questions politiques, — Histoire de la littérature française, — Problèmes politiques, — Politique comparée de Voltaire, Montesquieu et Rousseau, — Libéralisme, — Notes sur le théâtre contemporain, — Les grands maîtres du xvii^e siècle, et divers ouvrages d'importance variable.

Malgré ce gros bagage littéraire grossi régulièrement, malgré tout le talent contenu dans tous ces volumes, M. Emile Faguet jusqu'à ces dernières années, jusqu'à son élection à l'Académie française, pour être exact, n'était guère parvenu à faire connaître son nom du grand public. Seuls, ou à peu près seuls, les écrivains, les universitaires et les étudiants lisaient ses livres et en savaient la valeur. Cela tient évidemment au genre de ses travaux — pour atteindre rapidement à la grande renommée il n'est de vrai que le roman et le théâtre; mais, en ce qui concerne M. Faguet, cela tient beaucoup, également, à sa façon de vivre. D'aucuns sont arrivés par les salons, M. Faguet, lui, s'est imposé par le travail. Nul moins que lui ne va dans le monde, nul n'est moins fait d'ailleurs pour y aller. Issu d'une famille bourgeoise, il a conservé des goûts de simplicité bourgeoise. Quelqu'un a dit, avec esprit, qu'il garde toute son élégance pour ses écrits — et de fait, M. Emile Faguet n'a rien de fashionable. Tout en lui est sans pose et sans prétention, pour tout dire, il y a même en ses manières un peu de laisser

aller. Vêtu n'importe comment, le chef recouvert d'un vague chapeau mou, il va par les rues sans raideur dans les jambes ni dans le cou, les yeux rêveurs, la lèvre un peu bourrue ou, plutôt, sceptique recouverte d'une moustache tombante et peu soignée, ayant plus l'air, n'était le ruban rouge qui distingue sa boutonnière, d'un étudiant de vingtième année que d'un académicien. S'il me fallait faire sa caricature, je le représenterais volontiers sous les traits d'un phoque, mais d'un phoque qui aurait des bras et des mains et qui les ouvrirait et les tendrait à tous venants. Car M. Faguet a l'accueil bienveillant, il a même pour ceux qui la sollicitent, l'aumône facile. Et les solliciteurs se font nombreux. Il faut voir le monde qui se presse chez lui... et quel monde ! — Ce sont des étudiants polis et timides venant quémander la clémence de l'examineur, des jeunes et des vieux littérateurs apportant leur premier ou leur dernier bouquin, les premiers avec quelque aplomb, les seconds avec douceur et platitude, des curés, des curés bizarres qui ont des airs de déclassés, des gens crasseux, probablement d'anciens professeurs tombés dans la débîne après quelque coup de tête, des femmes, étudiantes ou bas bleus et aussi et ceux-là plus nombreux encore, des mendiants de profession. Avec ces derniers, M. Faguet a parfois la voix dure et le geste expéditif, mais avec les autres, avec tous les autres, il se dépense en poignées de mains, en paroles ; aimable, bon enfant, faisant de l'esprit, traitant d'égal à égal, souriant à tous ces importuns qui lui font perdre inutilement quelques heures précieuses d'un temps trop court.

C'est le dimanche matin, vers 10 heures, au retour du Journal des Débats où il a été corriger les épreuves de son feuilleton dramatique, que M. Faquet reçoit. Quand il arrive, déjà plusieurs personnes l'attendent sur le palier, ou, échelonnées sur les marches de l'escalier, car l'académicien assure lui-même le service de la porte!

L'appartement qu'occupe M. Emile Faquet est situé au cinquième étage d'une maison qui fait le coin de la rue Monge et de la rue de Navarre, modeste appartement composé de trois pièces à peine meublées, mais dont les fenêtres donnent sur les Arènes de Lutèce, coin de Paris pittoresque et quelque peu verdoyant.

Le cabinet de travail de l'écrivain est plus que simple : deux ou trois chaises, une table quelconque encombrée de livres, et, aux murs, quelques planches surchargées de l'esprit contemporain condensé en des bouquins multiformes et multicolores. M. Faquet comme Barbey d'Aurevilly n'a pas besoin d'être entouré de luxe pour travailler, ni même comme Balzac de se figurer que la tapisserie s'honore du voisinage d'un chef-d'œuvre de Léonard de Vinci ou de Raphaël. Toutes les richesses, il les porte en lui, et pour être heureux, il lui suffit de vivre avec sa pensée; admirable ouvrier qui ne se plaint jamais d'avoir trop d'ouvrage et qui, au contraire, se multiplie sans autre besoin que de jouir de sa prodigieuse facilité. Et c'est d'un cœur léger et le cerveau sans lourdeur qu'il sème à tous les vents son savoir et son esprit, accumulant livres sur livres, articles sur articles. La critique littéraire ne suffisant pas à son activité, il s'est

instituteur critique dramatique, puis politicien, puis sociologue et enfin directeur de revue (1).

C'est au Soleil qu'il fit ses débuts, (il y a déjà longtemps, c'était en 1886), de critique dramatique et, de suite, il se fit remarquer et s'imposa par son esprit clair et logique, par son jugement sain et plutôt bienveillant. En 1896, il passa aux Débats où il tient encore aujourd'hui le feuilleton dramatique du lundi. Est-ce l'esprit protestant de la maison qui déteignit sur lui, toujours est-il que nombreux sont ceux qui préfèrent ce qu'il écrivait naguère dans le journal du Roy.

∴

Dans une remarquable étude (2), M. Jacques Bainville écrit : « Critique théâtral, un des jeux préférés de M. Faguet est de rebâtir avec les données de l'auteur une pièce nouvelle, selon les règles de la dramaturgie... »

Sans s'en douter, M. J. Bainville définit là tout le procédé critique de M. Faguet, qu'il s'agisse de théâtre ou de littérature.

A l'inverse de M. Ferdinand Brunetière qui procède méthodiquement, d'après des principes donnés et des règles fixes — règles d'ailleurs fixées par lui — M. Faguet ne croit pas nécessaire de ramener toute production littéraire à

(1) M. Faguet a fondé une Revue qui a nom : *Revue Latine*.

(2) Jacques Bainville. Emile Faguet, *Minerva*, 15 février 1903.

certains étalons arrêtés d'avance ; il « est exempt de parti pris, de passion, d'intolérance, de snobisme, de cabotinage » comme le constate judicieusement, M. Jules Lemaitre. Il juge sincèrement avec son tempérament. Je ne dis pas qu'il juge selon son humeur, encore que je suppose la sienne assez saine et régulièrement aimable, je ne dis pas non plus qu'il se borne, à l'instar de MM. Anatole France et Jules Lemaitre, à nous faire connaître son impression, je dis qu'il juge avec son TEMPÉRAMENT ce qui n'est pas du tout la même chose. Une impression est subordonnée à notre humeur et notre humeur à mille riens. Le tempérament, notre tempérament, n'est subordonné qu'à lui-même, il ne change jamais.

Comme il rebâtit une pièce de théâtre, M. Faquet rebâtit un livre.

S'il s'agit d'une œuvre de pure imagination, il isole le sujet — qui est l'Idée — il le tourne et le retourne en tous sens, s'en imprègne, le scrute profondément voulant voir si on ne pouvait pas lui faire rendre autre chose et plus qu'on ne lui fit rendre ; s'il s'agit d'une œuvre de critique littéraire, de théories politiques ou autres, il discute pied à pied toutes les idées émises, les combat contradictoirement et n'abandonne la lutte, dans l'un ou l'autre cas, que devant la rencontre d'idées qui sont siennes, ou devant la supériorité indéniable de la pensée ou de l'argument. Mais, souvent il arrive que, parti d'un même point, il aboutit à des conclusions absolument contraires à celles auxquelles avait abouti l'auteur. Cependant, il importe de se défier. M. Faquet est un

raisonneur, et on sait que les raisonneurs raisonnent pour le seul plaisir de raisonner et aussi parce qu'ils veulent toujours avoir raison. Or comme M. Emile Faguet dispose de beaucoup d'esprit et de savoir, il n'est point rare de le voir avoir raison là même où d'autres auraient tort... ce qui ne prouve nullement, d'ailleurs, qu'il n'a pas tort mais bien qu'il sait nous persuader qu'il a raison.

Puisque j'en ai l'occasion, qu'on me permette de contredire une opinion qui s'est répandue et accréditée sans que rien ne la justifie autrement. On a dit, et on croit, que M. Faguet traite de tous les sujets superficiellement et le plus souvent sans en connaître le fond, sans même s'être donné la peine de chercher à le connaître. Rien n'est plus inexact. Avant de commencer un travail, je puis l'assurer, M. Faguet se renseigne et s'instruit avec un rare soin. S'il s'agit d'un philosophe, par exemple, il lira d'abord son œuvre (à moins qu'il ne la connaisse déjà suffisamment) puis ce que l'on écrit sur cette œuvre..... et au fur et à mesure de ces diverses lectures, il prendra des notes, écrira des réflexions, jettera sur le papier des embryons d'idées qui, développés, deviendront des arguments. Ces notes, il les prend sur de grandes feuilles de papier qu'il divise par colonnes et par petites cases ; chaque colonne est destinée à une classification d'idées, chaque case aux réflexions, aux références. Ensuite, au cours de son travail de composition, il raye d'un trait de plume chacune des cases dont il a utilisé l'indication.

Est-ce là la méthode d'un écrivain qui traite tout à la légère et superficiellement ?

La marque de M. Faguet, comme critique, « c'est d'être avant tout et presque uniquement, préoccupé et amoureux des idées. » C'est encore M. J. Lemaitre qui écrit cela, et cela est encore exact. Je me souviens, à ce propos, qu'un jour nous parlions de la Rousalka de M. Ed. Schuré, c'était quelque temps après la représentation de cette pièce, à l'OEuvre, et comme j'exprimais ma déception... M. Faguet m'interrompt en disant : « Et pourtant il y a une idée dans cette œuvre ; par les temps qui courent, c'est plus rare que vous ne le croyez ! »

De fait, M. Emile Faguet ne s'occupe guère que de l'idée ; l'expression, pour lui, est secondaire. Ce qu'il aime à trouver chez les autres, il aime à le trouver chez lui, et ce qu'il néglige d'apprécier chez les autres, il néglige de l'introduire chez lui. Il écrit comme on parle, et ce que l'on dit par la parole, il ne voit pas pourquoi on ne le dirait pas par la plume.

La forme ne l'intéresse que médiocrement, ce qu'il veut c'est être précis et clair et, pour cela, il ne craint pas de se répéter ni d'employer le même mot autant de fois qu'il le juge utile pour la totale compréhension d'une idée ou la parfaite clarté d'une phrase.

La critique de M. Emile Faguet est plus une discussion qu'une construction, j'entends que rarement il apporte le fait nouveau, le document inédit et inconnu qui déprécie tout à coup l'opinion injustement accréditée et lui substitue une opinion nouvelle cette fois indiscutable et défini-

tive. Sauf peut-être dans son ouvrage sur la Tragédie au xvi^e siècle, par conséquent tout au début de sa carrière littéraire, on ne saurait trouver dans son œuvre trace de ces documents sensationnels.. Ce n'est pas qu'il les dédaigne, il sait, au contraire, parfaitement les apprécier lorsqu'il en trouve dans les travaux d'autrui, mais il ne prend pas la peine, quant à lui, d'en produire d'originaux. A ce défaut, il supplée par une faculté inouïe de divination, de création presque! Quand M. J. Bainville lui dénie l'esprit d'imagination, il ignore une des principales qualités de M. Faguet. Et de cette faculté, la critique de M. Faguet arrive à n'être plus seulement déductive, mais intuitive, évocatrice. S'il n'appuie pas ses opinions sur des documents irréfutables, à force d'ingéniosité et de logique, il parvient sinon à nous prouver qu'il a raison, du moins à nous faire sentir qu'il a raison.

*« Votre critique, lui dit M. Emile Ollivier, en
« le recevant à l'Académie française, n'est pas
« une dissection, c'est une évocation : elle ouvre
« les tombes des morts illustres, les ramène au
« milieu de nous, nous les fait voir et entendre ;
« elle n'insiste pas sur ce qui d'eux a été péris-
« sable : leur personne ; elle retient ce qui ne
« périra pas : leur pensée ; leurs faiblesses ne
« vous échappent pas, car ce sont des limites et,
« par conséquent, des définitions ; mais dans les
« sommets blancs, vous n'êtes pas surtout frappé
« des fissures. D'une œuvre quelconque, si con-
« sidérable qu'elle soit, vous savez extraire le
« substantiel, le ramasser en un tableau saisis-
« sant, et vous aussi vous semblez « créer les*

« *pensées d'autrui* ». *En réfléchissant puissamment, vous enseignez à réfléchir.* » (1). *Et encore : « Dans vos études, on puise à pleines mains les observations frappées en maximes, les vues ingénieuses, originales ou profondes. Par exemple, vous avez démontré que notre langue a été faite pour être « la même au papier qu'à la bouche », pour être parlée plutôt qu'écrite et qu'elle n'est jamais plus elle-même que dans ceux qui ne l'ont écrite que pour la parler et ont fait de leur plume une voix. »*

Quel dommage que de telles qualités soient contrariées par un esprit universitaire trop marqué, et par des tendances politiques qui pour être dites libérales, ne sont pas moins conservatrices. Oui, quel dommage, parce que c'est de la fusion de cet esprit politique et de cet esprit universitaire que sont nées les injustices commises par M. Faguet envers Balzac, Voltaire, J.-J. Rousseau ; parce que ce sont ces tendances politiques et littéraires qui ont guidé toute son œuvre qui, d'après son propre aveu, n'a d'autre but que celui de « prouver que le XVI^e siècle a été surfait

(1) Un jour, je demandais à M. Emile Faguet ce que M. Emile Ollivier avait dit de lui, en le recevant à l'Académie française : « Je ne m'en souviens pas très bien, me répondit-il, d'ailleurs il parla fort peu de moi. » — De qui parla-t-il donc ? — « De Dieu ! »

La boutade est amusante mais ce n'est qu'une boutade car, si M. Emile Ollivier se crut obligé de faire l'éloge de Dieu — encore que cet éloge ait été fait déjà bien des fois ! — il n'en fit pas moins et en excellents termes, l'éloge du récipiendaire Emile Faguet.

comme siècle littéraire et le XVIII^e comme siècle philosophique et qu'il n'y a de considérable dans la littérature française que le XVII^e siècle et les cinquante premières années du XIX^e. » Comment M. Faguet concilie-t-il la production littéraire du XIX^e siècle qui doit tant au XVI^e et la production du XVII^e qui s'est surtout inspirée des littératures grecque et latine, il ne nous le dit pas.

Et cela nous étonne de voir M. Faguet qui, selon la forte expression de M. J. Lemaitre, « est, éminemment, un descripteur d'intelligences » préférer l'œuvre si belle qu'elle soit, des Corneille, des Racine et des Boileau à l'œuvre et aux intelligences des Montaigne, des Rabelais, des Voltaire, des Rousseau, des Balzac ; cela nous étonne que lui, si amoureux de la pensée originale, la sacrifie en faveur de la forme ; cela nous étonne que lui, si vivant, si actif, accorde ses suffrages à ceux-là qui se sont bornés à vivre avec le passé, à lui ravir ses moyens, ses pensées, au lieu de les accorder à ceux qui ont fait preuve de vitalité, de virilité intellectuelle, à ceux qui se sont dépensés pour leur époque et qui, par leurs efforts, ont porté l'idée plus avant et plus haut.

∴

Pour terminer cette petite étude et pour la compléter aussi, il convient de parler du parisianisme de M. Faguet. — Du parisianisme de M. Faguet ? — Eh ! oui, pourquoi pas ! Pourquoi n'aurait-il pas l'esprit parisien, puisqu'il a

déjà tant d'esprit par nature?! Et pourquoi à cet esprit de nature ne viendrait-il pas s'ajouter ce petit rien, ce grain de sel — ou de poivre — qui est à l'esprit, ce que le chic fringant, léger, coquet, froufroutant et quelque peu capiteux de la parisienne est au charme de la femme.

Et, précisément, n'est-ce pas pour parler aux femmes que M. Faguet s'est senti le besoin d'avoir l'esprit parisien? Car il leur parle beaucoup depuis quelque temps, et s'occupe d'elles à tout propos. Il s'intéresse à leurs moindres mouvements, à leurs moindres pensées, à leurs moindres besoins, à le croire vraiment un fervent adepte du féminisme. Il prend la plume pour demander l'amélioration de leur condition dans le mariage, moins, pour signaler la nécessité d'un café pour dames, que sais-je encore! Et chaque fois M. Faguet s'efforce à avoir de l'esprit, de l'esprit parisien s'entend, car pour avoir de l'esprit, de l'esprit tout simplement, M. Faguet n'a pas à s'efforcer! Il faut voir avec quel soin il s'applique à être dans le « train », prenant des petits airs de dandy, collectionnant les mots d'argot qu'il nous sert avec une évidente satisfaction et en les soulignant de manière à ce que nous ne puissions faire autrement que de les remarquer. Comme il doit être content lorsqu'il a pu glisser quelques-uns de ces mots, à tout prendre souvent pittoresques ou gracieux, dans le courant d'une phrase, et je le vois d'ici sourire à cette idée qu'il vient encore une fois de faire parade du plus réussi parisianisme!

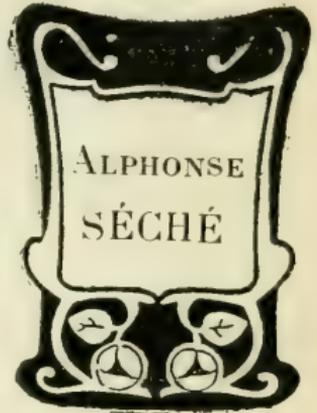
Ah! à ces moments-là, certes, M. Faguet n'a pas l'esprit universitaire, ni académique, ni

même, hélas, parisien ! Né provincial, provincial il reste malgré ses efforts ; tout au plus peut-on dire qu'il est le plus parisien des provinciaux. Cela lui sera-t-il une suffisante consolation ? Souhaitons-le et empressons-nous d'ajouter que s'il n'a su réussir à donner à son esprit ce tour parisien rêvé, il a du moins gagné en s'y efforçant, un petit air négligé qu'il porte avec aisance et distinction.

Primesautier par tempérament, il était fait pour écrire des chroniques et il devait un jour ou l'autre, donner carrière à sa verve, à son esprit sceptique et moqueur, à son ironie. Car, M. Faquet, lui aussi, est un ironiste, mais un ironiste particulier et non à la façon de M. Anatole France, par exemple, qui est un ironiste combatif. L'ironie de M. Faquet est particulière parce que l'ironie qui est, à l'ordinaire, l'hypocrisie de la médisance est, chez lui, aimable, indulgente ; — et il n'en pourrait être autrement puisqu'il est l'indulgence et l'amabilité même ! — En dirait-on autant de M. Anatole France ? — M. Faquet, donc, se produit beaucoup dans les journaux et dans les revues, depuis quelques années. Au Gaulois, il donne régulièrement des articles politiques, à la Revue Bleue, des articles de sociologie ou de critique littéraire, à la Revue (Ancienne Revue des Revues) également : je ne compte pas la Revue des Deux-Mondes à laquelle il collabore depuis déjà longtemps, ni des périodiques comme La Revue d'Art Dramatique ou La Renaissance latine qui n'inscrivent qu'incidemment son nom à leur sommaire, et j'en oublie volontairement bon nombre d'autres. Il semble

vraiment que M. Faguet veuille se dédommager d'être resté si longtemps cantonné au Soleil et à la Revue des Deux-Mondes. Nous ne nous en plaignons pas, bien au contraire ! les articles de M. Faguet étant toujours intéressants.

Souhaitons, toutefois, que cette dispersion de son talent ne l'oblige pas à nous priver de quelques beaux travaux solides et complets où nous le retrouverons écrivain de goût, érudit et philosophe éclairé.



En note par
Arthur Carnegie
chez Flammarion

The crystal of business (1) (1)

une traduction en français le recueil d'articles
et d'allocutions par le m. andrew Carnegie,
millionnaire américain, chez lequel le Robinscanduff
maître de la misère de quelque part: a dit, M. Carnegie a
arrivé une bonne œuvre. [Est-il bien nécessaire
de traduire en français ces articles & discours
et de leur donner pour sous-titre l'expression affaires &
pour pré-titre les titres de M. Carnegie? Je n'ai pas un
très grand goût pour le titre de M. Carnegie [M. Carnegie upon
le socialisme comme chimérique; et est trop partisan
de rapports affectueux et fréquents de patrons avec
ouvriers; il croit que les trusts représentent le progrès.
L'écrit ~~est~~ momentané & le recueil parlera d'ici
en moins; & voilà le titre le plus original (je le richi-
siez) de M. Carnegie. Je ne saurais trop à part pour elle
un brevet d'invention [Quant à ses idées nouvelles origi-
nales peut-être, mais qu'il affecte de se vanter
& qu'il répète avec une bonne volonté que rien ne l'a
d'une direction que rien n'émousse, elle sont celles-ci.
M. Carnegie vient d'inviter à quelques ouvriers de
leur dit: à vous seuls devant riches? C'est très facile. Il
suffit d'être plus sage, plus économe & plus intelligent.
• Quelle merveille de hommes de votre âge. Voilà! Sois so-

OPINIONS

De M. Jacques Bainville :

Esprit positif, sans aptitudes pour gravir à tout propos le septième ciel, examinateur et sachant les hommes enclins à la superstition, il se tient en défiance contre l'idéal et l'absolu, — les idoles, comme il dit avec Bacon qui doit être un philosophe de son goût. Non point que M. Faguet aille invoquant à grand bruit la raison, la science ou l'infailibilité de sa méthode. Doucement mais systématiquement, ou pour emprunter deux autres adverbess à Carlyle qui en fait parfois un si amusant usage, modestement mais catégoriquement, il écarte de son vocabulaire et il proscriit de sa discussion tout ce qui sent le mystique. Il ne nie pas ; il n'affecte même pas d'ignorer ; il passe. A l'abri des illuminations d'en haut il poursuit d'une âme rassise ses analyses et ses raisonnements.

C'est là qu'un naturel, qui est le moins froid du monde, reprend le dessus, et que son tempérament se révèle. Un esprit incapable d'inventer des fictions et dédaigneux d'élaborer un système du monde n'est point pour cela réduit à collectionner de petits faits et à crayonner de maigres gloses sur les ouvrages d'autrui. Ce qu'il y a de positif, et en même temps d'utilitaire, dans l'intelligence de M. Faguet, le porte à écrire des exposés aussi clairs que complets des ouvrages qu'il a lus. Mais un don qu'il possède au plus haut degré, qu'il a trouvé lui-même chez un Proudhon et défini *l'imagination intel-*

lectuelle, et que nous appellerions volontiers l'imagination logique, fait qu'il n'a point terminé sa tâche après un travail qui ne veut pas moins de finesse que de vigueur. Un feu de discussion et de controverse, excité encore par la discipline du « compte rendu », éclate à la fin. Des arguments nombreux, pressés, qui s'appellent, qui s'engendrent les uns les autres, se présentent en bon ordre. La doctrine, tout à l'heure impartialement résumée, est approuvée, fortifiée par



Émile Faguet enfant.

des raisons nouvelles, ou bien réfutée, et à la lettre culbutée. Critique théâtrale, un des jeux préférés de M. Émile Faguet est de rebâtir avec les données de l'auteur une pièce nouvelle, selon les règles de la dramaturgie : ses lecteurs habituels savent avec quelle merveilleuse aisance et plaisante invention il place chaque dimanche dans des situations extravagantes et logiques le mari, la femme

et l'amant dont la pièce de la semaine lui a apporté l'anecdote. De même, après avoir analysé aussi froidement qu'un juriste une constitution ou un projet de loi, il propose vingt amendements si profondément d'accord avec le texte qu'à la fin ils l'ont transformé de fond en comble.

.....
À une lecture immense et coordonnée — ce qui

n'est pas si commun — appliquant la clarté, l'ingéniosité et la vivacité de son esprit, quelle critique pouvait faire M. E. Faguet? L'impressionniste? Nous lui avons reconnu trop peu de sensibilité, nous l'avons trouvé trop purement *intellectuel*, — dirons-nous pour le craindre? La dogmatique? Mais il aime trop les divers aspects des choses, et un certain scepticisme le lui défend. La documentaire ne lui conviendrait pas mal et c'est par elle qu'il avait débuté, comme il sied à un membre de l'Université moderne (je veux parler de sa *Tragédie au XVI^e siècle*). Mais il avait besoin, par tempérament, d'un champ plus large que celui qui suffit aux querelles d'érudits. Il se créa en fin de compte un genre personnel d'où la doctrine n'est parfois pas absente, où les impressions ne sont pas rares, et à qui l'on demandera toujours utilement des renseignements et des faits. Et bien plutôt, pour n'éprouver aucun mécompte et se conformer aux intentions de l'auteur, il faudra lire sa critique « comme on lit un roman, un poème ou un livre de philosophie (1) ». On cherchera donc très peu chez lui ce qu'il faut penser d'un écrivain, à peine ce qu'il en pense, beaucoup, par contre, ce que cet écrivain a fait et dit, mais surtout quelles objections, quelles réfutations, quelles idées nouvelles il en a tirées — quelle œuvre propre enfin le critique a créée à l'occasion du livre qui était son sujet d'étude. Un tel critique doit se lire, même s'il s'agit de théâtre et du vaudeville de la semaine, « comme un philosophe ». Il est certain que M. Émile Faguet, en généralisant cette thèse et en l'appliquant à tous ses confrères, a plaidé pour sa maison. Mais il a plaidé très juste. Sa critique, si elle peut s'accommoder d'une définition, doit s'appeler une critique d'idées.

(1) Préface des récents *Propos littéraires* (1 vol., Société française d'imprimerie et de librairie).

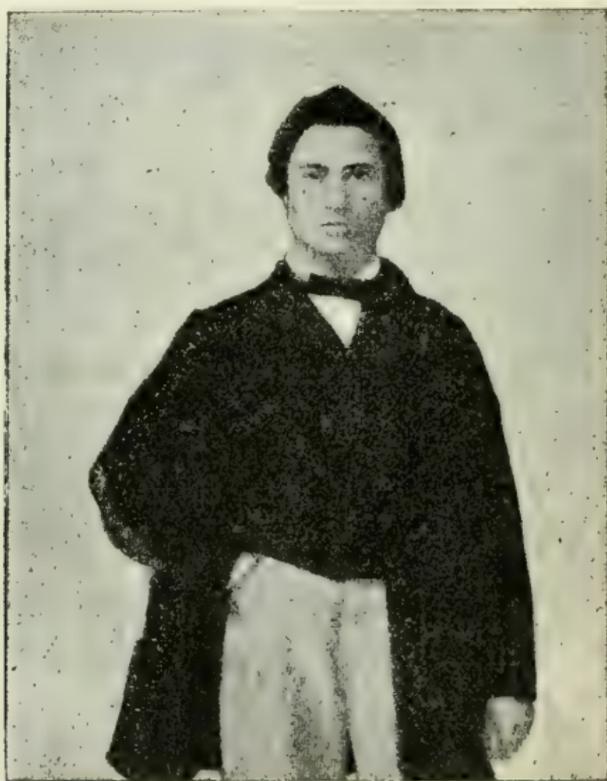
S'il paraît éprouver un certain plaisir à habiter une pensée étrangère, à *s'objectiver*, comme on dit dans le jargon philosophique, il n'est tout de même pas homme, avec l'humeur que nous lui avons reconnue, à toujours rester truchement et porte parole. On le voit, à de certains moments, qui brûle d'en avoir fini avec son premier office. Il court, dès qu'il l'a rempli, à la délectation que lui réserve une bonne querelle avec celui dont il s'est fait l'instant d'avant le très fidèle traducteur.

Mais on n'épouse pas aussi longuement et aussi étroitement les idées d'un autre sans en garder un certain pli. Encouragé par sa malice naturelle. M. Émile Faguet y a trouvé son procédé de discussion le plus original, celui qu'il emploie le plus volontiers et qui consiste à combattre un auteur avec ses armes, son système et ses propres arguments.

On en cueille vingt exemples au hasard de la lecture. — Plus positiviste qu'Auguste Comte lui-même, il s'ingénie à découvrir dans sa doctrine des survivances théologiques et métaphysiques et le convainc d'avoir sa finalité, le progrès, dont il discute d'ailleurs hardiment l'idée et qu'en bon sceptique il assimile au changement. — Bonald et Joseph de Maistre se proposaient de réagir contre l'esprit du XVIII^e siècle : il n'a pas de peine à prouver qu'ils en sont pénétrés. — Balanche dont il a dit qu'il avait « brouillé toutes les grandes pensées de son siècle », et qui se flattait encore d'orthodoxie catholique, est persuadé d'hérésie, et puis on lui tend généreusement la main pour l'en tirer. — Discutant dans un volume de *Questions politiques* la célèbre *loi d'airain du salaire* qui fit la fortune des premiers socialistes allemands et d'après laquelle la limite du salaire minimum s'établit au strict nécessaire qu'il faut pour subsister à une famille ouvrière, le voilà qui démontre que cette loi est encore au-dessous de la vérité : car c'est le salaire suffisant à un

ouvrier célibataire qui, par le jeu de la concurrence, doit servir de régulateur. C'est par ces procédés socratiques et qu'il ne manie pas sans grâce que M. Faguet aime à réduire à l'absurde des systèmes enflés...

(*Minerva*, 15 février 1903).



Emile Faguet étudiant.

De M. Georges Grappe :

... Dans ses premiers ouvrages M. Faguet faisait une place à la critique littéraire... mais il n'en était pas moins devenu un « amateur d'âmes », un curieux définisseur de pensées. Et cette métamorphose s'est faite à l'époque où il a écrit ces trois livres merveilleux : *Les politiques et les moralistes du XIX^e siècle*.

Aucuns dans l'œuvre de Faguet ne se prêtent mieux à fournir une définition de lui-même que ceux-là. Il s'y trouve tout entier, avec ses originalités et ses insuffisances, ses vertus intellectuelles et ses vices, en un mot toutes ses qualités et tous ses défauts. C'est l'ouvrage de la maturité de ce grand esprit qui déconcerte légèrement tant il offre de contradictions et tant on peut aussi saisir son procédé comme sa pensée... Comment cet analyste de chefs-d'œuvre, ce pur lettré, s'est-il trouvé amené à écrire l'histoire d'écrivains au style vieilli, à l'influence sinon morte au moins sans réflexe brutal sur les sensibilités contemporaines, la biographie des politiques les plus célèbres de ce siècle? ...

A les peindre il se montra aussi attrayant qu'ils pouvaient l'être. Il y a bien des moments dans ces trois volumes où à propos de Royer Collard, par exemple, l'on se dit que l'objet le plus intéressant de cette étude c'est encore M. Faguet lui-même. Aussi, à mon sens, de toutes celles qu'il écrivit, il y en a bien peu qui soient absolument vraisemblables. Mais en revanche elles pullulent de vérités menues qui enrichissent considérablement notre intelligence. Elles sont surtout des matières à penser et je croirais assez volontiers que leur auteur se rangerait sans difficulté à notre avis, — car depuis Renan et Sainte-Beuve personne ne s'était contredit avec plus de gravité que lui-même.

Mais il a la formule juste, qui peint aux premiers mots du portrait, le raccourci qui restera la justification de l'« état » de sa gravure. Quitte à ne pas très bien écrire par la suite, à se comporter comme un Proudhon de la critique, et même à user de ces phraséologies qu'il reprochait tant à Balzac, il dit nettement ce qu'il veut dire dès l'abord. Puis il s'enfonce au cœur de son sujet, entre de suite dans son désordre, le laisse courir puis le ramène, cite une phrase, commente une page, analyse profondément une pensée difficile, éclaircit une théorie obscure, se moque de son sujet, du

lecteur et de lui-même, et continue cet admirable jeu intellectuel pendant une moyenne de soixante pages à chaque fois. Lorsqu'on a fini on sait peu de choses nouvelles sur l'auteur étudié ; c'est possible. On connaît mieux l'écrivain brillant, curieux et profond qui a signé ces pages, voilà qui est certain. Et surtout l'on se sent mieux armé qu'en prenant le livre, plus ouvert et plus intelligent... N'est-ce pas la joie la plus émouvante que puisse nous causer un auteur, et pour nous l'avoir donnée ne pouvons-nous pas lui offrir envers ses défauts tous nos trésors d'indulgence ?

(*Les Idées et les livres*, décembre 1902).

De M. Jules Lemaître :

C'est principalement dans ses études sur le xvi^e siècle et sur le xviii^e, et dans *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*, qu'il le faut considérer.

Sa marque, comme critique, c'est d'être, avant tout et presque uniquement, préoccupé et amoureux des idées ; d'être un pur « cérébral », un pur « intellectuel », dirais-je, si ces mots étaient mieux faits et si un mauvais usage n'en avait corrompu et obscurci le sens.

D'autres critiques racontent leur propre sensibilité l'occasion des œuvres qu'ils analysent. D'autres sont de bons biographes ou de bons peintres de caractères. Emile Faguet est, éminemment, un descripteur d'intelligences.

Tel autre, dessinant à grands traits impérieux l'histoire des idées ou l'histoire des formes littéraires, semble toujours écrire contre quelqu'un ou quelque chose et, même avant d'être moraliste, est invinciblement orateur et « dialecticien ». Faguet est un « logicien », et de quelle puissance !

Ses reconstructions de systèmes, religieux, philosophiques, politiques, sociologiques, sont merveilleux d'ampleur, d'harmonie, de précision, de juste emboî-

tement de toutes leurs parties. Du cerveau de Faguet, Calvin, Buffon, Montesquieu, J. de Maistre, Proudhon, A. Comte sortent plus lumineux, plus liés, plus consistants, plus complets, plus forts.

Sa probité intellectuelle est des plus irréprochables qu'on ait vues. C'est elle qui lui a conseillé de s'en tenir presque toujours à des monographies d'esprits. Il



M. ÉMILE FAGUET et M. ÉMILE OLLIVIER
Dessin de N. DARVILLE (*Journal amusant*).

lui eût été facile de produire, lui aussi, des systèmes ; d'expliquer, par exemple, tout le développement d'une littérature par deux ou trois idées directrices, et de l'enfermer de gré ou de force (et si c'est de force, c'est plus beau) dans le cadre ingénieusement contraignant d'une histoire philosophique. Mais il y voit trop d'arbitraire et trop d'hypothèse. C'est un divertissement qu'il ne s'est plus permis depuis *Drame ancien, Drame moderne*, œuvre de jeunesse. Les aperçus systématiques sur une époque, il les relègue honnêtement dans ses préfaces.

Il s'en dédommage en construisant dans l'avenir. (Avez-vous lu cette étonnante étude : *Ce que sera le XX^e siècle ?*) Et, en effet, ce n'est que le futur qu'on peut « systématiser » sans violenter le vrai.

Cette probité paraît dans son style si exact, si concis, si étroitement appliqué sur des idées, d'une clarté extraordinaire dans la plus vigoureuse subtilité, dédaigneux de la musique, dédaigneux de la couleur, et vivant (mais avec intensité) du seul mouvement de la pensée.

Faguet est le critique le plus austèrement « objectif » que je sache (et c'est cela peut-être qui rend austère aussi la définition que je tente de son talent). Nul ne tient sa personne plus strictement absente de ses ouvrages. Nul n'est plus exempt de parti pris, de passion, d'intolérance, de snobisme, de cabotinage, ni moins possédé (dans ses grandes études) par le désir de plaire.

Mais, comme il arrive, l'homme en lui se laisse deviner par tout ce que l'écrivain se refuse. Liberté fière, ignorance de toute intrigue, nulle vanité, simplicité de mœurs, humeur un peu farouche, bienveillance de pessimiste pour les personnes... je ne dis point que ces vertus ou ces dispositions sont impliquées par son scrupuleux objectivisme critique ; mais, quand on connaît qu'il les a, en effet, le souvenir de ses livres fait

qu'on n'en est point étonné, et que l'on s'y attendait.

Je n'oserais dire qu'il ait toujours entièrement senti, à mon gré, les poètes, les romanciers, les dramatises. Mais, comme critique des « penseurs », il me paraît le critique idéal. Il donne l'impression d'être égal, et quelquefois supérieur, à ceux qu'il définit. — Il ne lui manque qu'un peu de sensibilité, un peu de tendresse, un peu de paresse, un peu de sensualité : ce qui signifie simplement que sa complexion intellectuelle est des plus nettes, des plus accusées, et qu'il « remplit tout son type ».

Je vois en lui une des pensées par qui les choses sont le plus profondément comprises et le *moins déformées* ; une pensée calme, incroyablement lucide, d'une pénétration sereine, bref, un des cerveaux supérieurs de ce temps. Et tant pis pour ceux qui ne s'en doutent pas !

(*Annales politiques et littéraires*, 19 décembre 1899.)

M. Emile Faguet par lui-même :

« — M. Faguet fut surtout et est encore un critique universitaire. Très classique, et jugé par beaucoup d'un goût un peu exclusif, sinon étroit, il a donné sur les quatre grands siècles littéraires de la France quatre volumes très nourris, très francs, très probes, qui sont évidemment destinés à prouver que le xvi^e siècle a été surfait comme siècle littéraire et le xviii^e comme siècle philosophique, et qu'il n'y a de considérable dans la littérature française que le xvii^e siècle et les cinquante premières années du xix^e. On lui reconnaît généralement une faculté assez notable d'analyser les idées générales et les tendances générales d'un auteur et de les systématiser ensuite avec vigueur et avec clarté ; et si ce ne sont pas là des portraits, du moins ce sont des squelettes bien « préparés », bien

ajustés et qui se tiennent debout. Moins le pittoresque, il est ici évidemment l'élève de Taine, qui, du reste, s'en aperçut. Ce qu'il se refuse, probablement parce qu'il lui manque, c'est l'art de combiner les ensembles, de dégager l'esprit général d'un siècle, de suivre les lignes sinueuses des filiations et des influences, en un mot c'est l'art des idées générales en littérature, et « l'esprit des lois » littéraires. Il affecte de n'y pas croire, et comme presque toujours, le scepticisme n'est sans doute ici que l'aveu un peu impertinent d'une impuissance.

Laborieux, du reste, assez méthodique, consciencieux, en poussant la conscience jusqu'à être peu bienveillant, ou en ne sachant pas pousser le scrupule consciencieux jusqu'à la bienveillance, il a pu rendre et il a rendu des services appréciables aux étudiants en littérature, qui étaient le public qu'il a toujours visé. Sans abandonner la critique, qu'il est à croire qu'il aimera toujours, il s'est un peu tourné depuis quelques années du côté des études sociologiques, où c'est à d'autres qu'à nous qu'il appartient d'apprécier ses efforts. »

(*Histoire de la langue et de la littérature française* (L. Petit de Julléville) tome VIII, Paris, A Colin, 1899).

BIBLIOGRAPHIE

LES ŒUVRES

De Aurelii Prudentii Clementis carminibus lyricis, apud facultatem litterarum Parisiensem disputabat, cum doctoris gradum peteret, **Æmilius Faguet**, in lyceo **Burdigalensi** rhetoricæ professor, Bordeaux, impr. Gounouilhou, 1883, in-8°. — **La tragédie française au XVI^e siècle (1550-1600)**. Paris, Hachette, 1883, in-8°. — **Corneille expliqué aux enfants**, avec planches, Paris, Lecène et Oudin, 1885, in-18 (nouv. édition augm. en 1886). — **La Fontaine expliqué aux enfants**, avec planches, Paris, Lecène et Oudin, 1885, in-18 (nouv. éd. augm. en 1886). — **Madame de Maintenon institutrice**. Extraits de ses lettres, avis, entretiens, conversations et proverbes sur l'éducation, Paris, Oudin, 1885, in-18 (nouv. édit. augmentée et ornée d'un portrait d'après Mignard, Paris, Oudin, 1886. Nombreuses réimpressions). — **Recueil de textes des auteurs français, prescrits par le nouveau programme du 11 août 1884**, préparation au brevet supérieur, textes collationnés (*Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Boileau, Montaigne*), Paris, Oudin, 1885, in-18 (nouv. éd. en 1886 ; nombreuses réimpressions). — **Notices littéraires sur les auteurs français prescrits par le nouveau programme du 11 août 1884**. Préparation au brevet supérieur. (*Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Boileau, Montaigne*, etc.). Paris, Oudin, 1885, in-18. (Nombreuses réimpressions). — **Les grands maîtres du XVII^e siècle. Etudes littéraires et dramatiques** (avec portraits). Paris, Lecène et Oudin, 1885, in-18. (Nouvelle édition augmentée et illustrée de portraits nouveaux, Paris, Lecène et Oudin, 1886 et 1890, in-18 et 1888, gr.in-18 : *Dix-septième siècle. Etudes littéraires et dramatiques*, etc. (nombreuses réimpressions). — **Notices littéraires sur les auteurs français prescrits par le nouveau programme du 22 juillet**

1887 ; préparation au brevet supérieur. Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-18. (Nouv. éd. en 1890). — **Corneille**, avec 2 portraits de Pierre et de Thomas Corneille et plusieurs reproduct. de Gravelot, Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-8°. — **La Comédie de Molière**, précédée d'une introduction sur Molière (gravures), Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-8°. — **La Fontaine**, orné d'un portrait d'après Rigault et de plusieurs reproductions de Fessard, Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-8°. — **Etudes littéraires sur le XIX^e siècle**, (*Chateaubriand, Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo, Alfred de Musset, Théophile Gautier, Prosper Mérimée, George Sand, Honoré de Balzac*). Paris, Lecène et Oudin, 1889, in-18. *Ouvrage couronné par l'Académie française.* (Nombreuses réimpressions). — **Notes sur le Théâtre Contemporain (1888)**. Paris, Lecène et Oudin, 1889, in-18. — **Satires et portraits du XVII^e siècle** (Boileau, Racine, La Bruyère) avec une introduction. Portraits d'après les estampes de la Bibliothèque Nationale. Paris, Lecène et Oudin, 1889, petit-in-8. — **Etudes littéraires sur le XVIII^e siècle** (*Pierre Bayle, Fontenelle, Le Sage, Marivaux, Montesquieu, Voltaire, Diderot, J.-J. Rousseau, Buffon, Mirabeau, André Chénier*), Paris, Lecène et Oudin, 1890, in-18. (Nombreuses réimpressions). — **Notes sur le Théâtre contemporain (2^e série, 1889)** Paris, Lecène et Oudin, 1890, in-18. — **Notes sur le Théâtre contemporain (3^e série, 1890)**, Paris, Lecène et Oudin, 1891, in-18. — **Politiques et moralistes du XIX^e siècle, 1^{re} série** (*Joseph de Maistre, Bonald, Mme de Staël, Benjamin Constant, Royer-Collard, Guizot*), Paris, Lecène et Oudin, 1891, in-18. — **Seizième siècle. Etudes littéraires.** Paris, Lecène et Oudin, 1893, in-18. — **Voltaire**, avec 2 portraits, Paris, Lecène et Oudin, 1894, in-8. — **Lycée Michelet, Discours prononcé à la distributton des prix (31 juillet 1896)**. Versailles, Imprim. Cerf, 1896, in-8. — **Cours de poésie française de l'Université de Paris, Leçon d'inauguration.** Paris, Soc. française d'imprimerie, etc., 1897 in-8 (Extrait de la *Revue des Cours et Conférences*). — **Discours prononcé à la distribution des prix du Lycée Charlemagne (31 juillet 1897)**. Paris. Imprimerie Nationale, 1897, in-8. — **La Tragédie française au XVI^e siècle (1883)**, Paris, Welter 1897. (N^o 1 de la Collection de reproductions en fac simile). — **Drame ancien, drame moderne**, Paris, Colin, 1898, in-18. — **Politiques et moralistes du XIX^e siècle, 2^e série.** (*Saint-Simon, Fourier, Lamennais, Ballanche, Edgar Quinet, Victor Cousin, Auguste Comte*). Paris, Soc.

française d'imprim., 1893, in-18. — **Flaubert.** (*Les Grands Ecrivains français*), Paris, Hachette, 1899, in-16 (Portrait). — **Questions politiques**, Paris, Colin, 1899, in-18. — **Histoire de la littérature française.** I. *Depuis les origines jusqu'à la fin du XVI^e siècle.* II. *Depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours.* Illustr. d'après les mss. et les estampes de la Bibliothèque Nationale, Paris, Plon et Nourrit, 1900, 2 vol. gr. in-16. — **Notice sur Frédéric Lusson** (signée Emile Faguet). Versailles. imprim. Cerf, 1900, in-8. (Extrait de l'Annuaire de l'Association des anciens élèves de l'École Normale pour 1900). — **Politiques et moralistes du XIX^e siècle, 3^e série.** (*Stendhal, Tocqueville, Proudhon, Sainte-Beuve, H. Taine, Renan*). Paris, Soc. française d'imprim., 1900, in-8. — **Problèmes politiques du temps présent**, Paris, Colin, 1901, in-16. — **Séance de l'Académie française du 18 avril 1901. Discours de réception de M. Emile Faguet. Réponse de M. Emile Ollivier.** Paris, Soc. française d'imprim., 1901, in-18. (*Eloge de Victor Cherbuliez*). — **La politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire**, Paris, Soc. française d'imprim., 1902, in-18. — **Propos littéraires.** (*Jules Simon, Sully Prud'homme, de Vogüé, Emile Zola, Anatole France*). Paris, Soc. française d'imprim., 1902, in-18.

PRÉFACES ET INTRODUCTIONS

Louis Lande : *Souvenirs d'un soldat*, etc., Paris, Lecène et Oudin, 1888, gr. in-8. — **Louis Roguelin** : *Jacques Moreau, mœurs de province* [roman], Paris, Soc. libre d'éd. des gens de lettres, 1896, in-18. — **Bjornstjerne Bjornson** : *Monogamie et polygamie*, trad. Aug. Monnier et G. Montignac. Paris, Stock, 1897, in-18. — **Edmond Stoullig** : *Les Annales du Théâtre et de la musique, 23^e année*, 1897. Paris, Ollendorff, 1898, in-16. — **Paul et Victor Glachant** : *Papiers d'autrefois*. Paris, Hachette, 1899, in-16. — **Guillaume Guizot** : *Montaigne, études et fragments*, œuvre posthume publiée par les soins de M. Auguste Salles, Paris, Hachette, 1899, in-16. — **Edouard Ruel** : *Du sentiment artistique dans la morale de Montaigne*, œuvre posthume, etc., Paris, Hachette, 1901, in-8. — **Jean-Jacques Olivier** : *Les Comédiens français dans les cours d'Allemagne au XVIII^e siècle, 1^{re} série : La Cour électorale palatine, 16.. — 1778.* Ill. de 15 planches, bois et eaux-fortes d'après les documents de l'époque, Paris, Soc. française d'imprim., 1901, in-4^o (fig.). — **Aurélien Scholl** :

Poivre et sel, Paris, Flammarion [1901] in-16. — **Ernest Labbé** : *Petite histoire, miniature des lettres françaises en sonnets didactiques*, Paris, Soc. française d'imprim., 1902, in-18. — **Henri Malteste** : *L'Encens perdu*, poésies, Paris, Lemerre, 1903, in-18. — **Palassio Valdès** : *Sœur Saint-Sulpice*, roman, trad. par Mme Huc, Paris, 1903, in-18.

Voir en outre : **M. N. Bouillet** : *Dictionnaire universel des sciences et des lettres*, nouv. éd. entièrement refondue sous la direction de J. Tannery et Em. Faguet, Paris, Hachette, 1896, gr.in-8. — *Histoire de la langue et de la littérature française des origines à 1900* (publ. sous la direction de L. Petit de Julleville). Tome VII (XIX^e siècle, période romantique) : *La Critique de 1820 à 1850*, par Em. Faguet. Tome VIII (XIX^e siècle, période contemporaine) : *La Critique*. Paris, A. Colin, 1899, gr. in-8.

JOURNAUX ET PÉRIODIQUES. — (Collaboration incessante ; peu de pages non recueillies dans les œuvres de M. Emile Faguet).

Le Soleil (1883, etc...) : Articles réunis ensuite sous ce titre : *Les grands maîtres du XVII^e siècle ; Notes sur le théâtre contemporain, 1888-1889.* — **La Revue des Deux-Mondes** (depuis septembre 1887) articles composant : *Politiques et moralistes ; La Renaissance du roman historique* (1^{er} mars 1900), etc. — **Revue des cours et conférences.** — **Revue bleue** (depuis 1892) : *M. Paul Bourget* (9 juin 1894) ; *Immortel de demain. Jules Lemaitre* (29 juin 1895) ; *Le Cosmopolitisme littéraire* (10 août 1895) ; *Les « Paradoxes » de M. Nordau* (21 décembre 1895) ; *Sur un portr. de Beaumarchez* (5 juin 1897) ; *L'amour de sa profession* (7 août 1897) ; *René Doumic* (11 déc. 1897) ; *Nietzsche* (1^{er} oct. 1898) ; *Tolstoï à Zola* (23 mai 1899) ; *A propos du théâtre anglais contemporain de M. Augustin Filon* (2 janv. 1897, etc.). — **Journal des Débats** (*Feuilleton dramatique*). — **Cosmopolis** (1896-1898). *Le Livre à Paris*, chronique littéraire. — **Revue du Palais**, 1897. — **Revue de Paris** (1898, etc.). — **Revue d'Art dramatique** (1902). **La Revue latine** (depuis 1901), etc...

A CONSULTER

Henri d'Alméras : *Avant la gloire. leurs débuts*, Paris, Soc. franç. d'imprim. et de libr., 1902, in-18. — **Jacques Bainville** . *Emile Faguet*, Minerva, 15 février 1903. — **Adolphe Brisson** : *Portraits intimes*, 1^{re} série, Paris,

Colin, 1894, in-18. — *Ferdinand Brunctière* : *Emile Faguet*, Revue des Deux-Mondes, 1886, tome LXXVIII. — **L. Delaporte** : *Emile Faguet*. Revue Bleue, 20 mai 1899. — **René Doumic** : *Ecrivains d'aujourd'hui*, Paris, Perrin, 1903, in-18. — **Ernest-Charles** : *La littérature d'aujourd'hui*, Paris, Perrin, 1902, in-18. — **Emile Faguet** : *Notice sur Emile Faguet*, Histoire de la langue et de la littérature française, etc. (L. Petit de Julleville). Tome VIII, Paris, A. Colin, 1899, gr. in-8. — **Georges Grappe** : *Sur M. Emile Faguet*, les Idées et les Livres, décembre 1902. — **G. Lanson** : *Critiques d'aujourd'hui. Emile Faguet*, Revue Bleue, 27 janv. 1894. — **Jules Lemaitre** : *Les Candidats à l'académie*, Annales polit. et littér., 10 décembre 1899. — **Emile Ollivier** : *Réponse au discours de M. Emile Faguet*, Paris, soc. franç. d'imprim., 1901, in-18. — **Camille Vergniol** : *Emile Faguet*. La Quinzaine, 1893.

AD. B.

TABLE DES MATIÈRES

TEXTE.

	Pages
EMILE FAGUET, par ALPHONSE SECHÉ	5
Opinions.	24
De M. JACQUES BAINVILLE.	24
De M. GEORGES GRAPPE.	28
De M. JULES LEMAITRE.	30
M. EMILE FAGUET PAR LUI-MÊME.	33

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres	35
Préfaces.	37
A consulter.	38

ILLUSTRATION.

Portrait Frontispice.	
Autographe d'EMILE FAGUET.	23
Emile Faguet enfant.	25
Emile Faguet étudiant	28
Emile Faguet et Emile Ollivier par DARVILLE	31

PQ
67
F3S4

Séché, Alphonse
Emile Faguet

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

